



FESTIVAL NEXT

Numéro 45 / BRONKS – Milo Rau – Omar Abusaada – Superamas – Rabih Mroué
Sarah Vanhee – BERLIN – Theatre NO99 – Edit Kaldor – Alain Platel – Jan Martens





© TWANE PHOTOGRAPHE

LYRIQUE	OPÉRA 04.12.16 DON GIOVANNI MOZART VAN DORMAEL ALESSANDRINI OPÉRA ROYAL DE WALLONIE	THÉÂTRE	13 & 14.01.17 LA FEMME ROMPUE DE BEAUVOIR FILLIÈRES BALASKO	MUSIQUE	JAZZ 03.12.16 IGOR GEHENOT FEAT. ALEX TASSEL (DELTA)	MUSIQUE	CLASSIQUE 09.03.17 ANDREÏ KORUBEINIKOV
	COMÉDIE MUSICALE 17 & 18.12.16 UN VIOLON SUR LE TOIT STEIN HARNICK BOCK		21.01.17 ARE WE NOT DRAWN ONWARD TO NEW ERA ONTROEREND GOED		JAZZ 20.01.17 CASIMIR LIBERSKI		SOUL R&B FUNK 10.03.17 MAN ON FIRE AND THE SOUL SOLDIERS
	OPÉRA BOUFFE 07.01.17 ORPHÉE AUX ENFERS OFFENBACH SERVAIS ENGLEBERT OPÉRA ROYAL DE WALLONIE		16 & 17.02.17 FIGHT NIGHT ONTROEREND GOED THE BORDER PROJECT		CLASSIQUE 03.02.17 SOLEDAD COMTÉ MOLARD GURNING		WORLD 11.03.17 AL MANARA
DANSE	OPÉRETTE 10.02.17 DÉDÉ CHRISTINÉ WILLEMETZ LA REINE DE CŒUR LES VARIÉTÉS LYRIQUES	6 > 10.03.17 BLOCKBUSTER COLLECTIF MENSUEL	JEUNE PUBLIC 12.02.17 LE CARNAVAL DES ANIMAUX THE AMAZING KEYSTONE BIG BAND	CLASSIQUE 24.03.17 BL!NDMAN 32 FOOT THE ORGAN OF BACH	BAROQUE 23.04.17 BACH CHEZ VOUS LES AGRÈMENS VAN WAAS HOUCKE	POP 23.05.17 HOOVERPHONIC IN WONDERLAND TOUR	
	10.12.16 CASSE-NOISETTE KONINKLIJK BALLETT VLAANDEREN DEMIS VOLPI	17 & 18.03.17 MONSIEUR DE POURCEAUGNAC MOLIÈRE LULLY HERVIEU-LÉGER CHRISTIE	JAZZ 17.02.17 URBEX ANTOINE PIERRE	CLASSIQUE 18.02.17 ORCHESTRE NATIONAL DE BELGIQUE BOREYKO MORK	INAUDIBLE 08 & 09 12 CHARLEROI LES ÉCURIES ZOO / THOMAS HAUERT		
	27.01.17 CLAMEUR DES ARÈNES SANOU	29 & 30.03.17 LETTRÉ À D. L'HISTOIRE D'UN AMOUR GORZ STRUYF ROOFTHOOF	CLASSIQUE 12.02.17 LE CARNAVAL DES ANIMAUX THE AMAZING KEYSTONE BIG BAND				
14.03.17 RAIN DE KEERSMAEKER ROSAS	12 & 13.05.17 RICHARD III SHAKESPEARE JOLLY LA PICCOLIA FAMILIA						

ÉDITO

À CEUX QUI JAMAIS NE VEULENT OUBLIER

En face du problème essentiel de la vie, à savoir la délivrance des chaînes de ce chaos qu'est l'histoire, Gershom Scholem évoque deux possibilités dans ses « Essais sur la spiritualité du judaïsme », rappelant avec elles tout ce qui sépare la *geulah* juive de la rédemption chrétienne : considérer le salut comme « une course vers la fin des temps », ou bien chercher la sortie des cataclysmes de l'histoire par « une fuite vers le commencement ». Évidemment, le pessimisme absolu de la Mishna impose cette fuite. Mais alors, Walter Benjamin avait-il raison de penser qu'on ne peut « inventer le futur qu'à faire venir à soi une remémoration » ? Connaître la création et respecter le passé semblent être en tout cas les seuls chemins praticables vers l'achèvement de nos histoires individuelles. Peut-être parce que « *what cannot be eschew'd must be embrac'd* », comme le dit Page dans « Les Joyeuses Commères de Windsor ». Quel médium, alors, pour voyager sur cette route et vers l'assurance d'un apaisement ? Le Théâtre, bien entendu. Le Théâtre et l'obligation qu'il nous fait de respecter les mots et les morts qui jamais ne reviendront une fois la représentation terminée. Pourquoi ? Parce que dans ces salles, c'est « le souffle d'air dans lequel vivaient les hommes d'hier » dont parle Benjamin qui résonne chaque soir, et avec lui l'injonction faite à chacun d'entre nous de contrer l'impossible poids du passé. En fixant les mots et en gravant les souvenirs, c'est donc bien l'épitaphe de ces représentations mort-nées que deviennent ces pages, et c'est aux forcés de la rédemption que l'O Gazette s'adresse... à ceux qui jamais ne veulent oublier.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5
CARLY WIJIS : WLI / JIZ
SUPERAMAS : VIVE L'ARMÉE !
MILO RAU : FIVE EASY PIECES

FOCUS PAGES 6-7
RABBI MIROUTÉ : RIDING ON A CLOUD
OMAR ABUSAADA : ALORS QUE J'ATTENDAIS

REGARDS PAGES 8-9
SARAH VANHEE : OBLIVION
BERLIN : ZVIZDAL
THEATRE N099 : N051 MU NAINÉ VHAISTAS

BRÈVES PAGE 10

TRIBUNES PAGE 12
LA SCÈNE EST-ELLE SOLUBLE DANS LE VIRTUEL ?
NICHT SCHILAFEN

CRÉATION PAGE 14
GUILLAUME VINCENT : SONGES ET MÉTAMORPHOSES

TRIBUNE PAGE 15
JAN MARTENS AND « THE COMMON PEOPLE »

ENTRETIEN PAGE 15
MILO RAU



charleroi-danses.be / +32 (0)71 20 56 40

WIJ / ZIJ

MISE EN SCÈNE CARLY WIJS / LE GRAND BLEU (LILLE) / 18 ET 19 NOVEMBRE

« "Nous/Eux" a pour point de départ un acte terroriste qui s'est déroulé dans une école à Beslan dans le Caucase en 2004. »

DES VIES SUR UN FIL

— par Mathias Daval —

Production du théâtre bruxellois BRONKS, « Nous/Eux » a été créé il y a deux ans et a effectué un passage remarqué au Summerhall lors du Fringe du Festival d'Édimbourg au mois d'août dernier. Une pièce pour jeune public parlant de terrorisme, c'est possible ?

Les Belges s'emparent de la tragédie de l'« école numéro 1 » de Beslan : en septembre 2004, en Ossétie du Nord, une faction d'indépendantistes supposément tchétchènes prend en otage plus de 1 000 civils, entraînant la mort de 334 d'entre eux, dont 186 enfants. La scène se construit au fil du récit de ces trois journées sombres : tracé des bâtiments à la craie, bobines figurant les détonateurs, déroulées en une maille en 3D au sein de laquelle évoluent les deux jeunes acteurs. Tous deux (Gytha Parmentier et Roman Van Houtven, en alternance avec Thomas Vantuycom) excellents en témoins impuissants du drame : ils sont les « nous » face à « eux », les autres, les ennemis, dont les femmes « ont des moustaches et travaillent comme des chevaux », ces étrangers forcément ignobles et « tous pédophiles », qui viennent jusque

dans nos bras égorger nos fils et nos compagnes... Sauf que... En dépit d'un souci quasi documentaire, collant au plus près du déroulement de ces journées de septembre, à aucun moment il n'est question de tomber dans le jugement, le pathos mémoriel ou la leçon d'histoire.

“

Une pièce pour jeune public sur le terrorisme, c'est possible ?

La mise en scène chorégraphique de la Néerlandaise Carly Wijs, précise et dynamique, alterne des séquences de pure énergie avec des silences chargés d'une émotion palpable. Le tour de force est de rendre cette reconstitution clinique d'une drôlerie irrésistible – talent qui semble partagé avec de nombreux collectifs belges trouvant un équilibre parfait dans le mélange des genres, entre cruauté et humour. Faire rire avec la reconstitution d'une prise d'otages tragique, sacré défi, relevé de main de maître ! La pièce repose sur un dispositif très visuel et physique, qui joue sur le décalage entre souvenirs et émotions des deux protagonistes

; car la force du projet est d'abord le texte de Wijs, inspiré du film « Children of Beslan » (2005), dont elle conserve le point de vue, celui des enfants, victimes innocentes subissant la violence des adultes. Celle-ci apparaît d'autant plus absurde dans ce récit qui se déroule comme une sorte de conte macabre dont les deux narrateurs n'auraient pas bien conscience des enjeux. Peut-être que, comme dans la chanson de Pink Floyd au titre étrangement similaire à celui du spectacle, personne ne comprend ce qu'il fait ici, dans cet épique de l'horreur humaine : « Us and them / And after all we're only ordinary men. / Me and you / God only knows it's not what we would choose to do. » Au final, « Nous/Eux » est au plus juste de ce que se doit être le théâtre : une interrogation subtile sur les possibilités de représentation du réel, et sur sa capacité à déplacer le regard. Et surtout, la démonstration de ce que peut être l'intelligence scénique dans un spectacle à la fois pour adultes et pour jeune public.

Vu au Festival d'Édimbourg en août 2016.

En tournée au Bateau Feu (Dunkerque) les 16 et 17 mars 2017.

FOCUS — 3 COUPS DE CŒUR

RIDING ON A CLOUD

CONCEPTION RABIH MROUÉ / BUDASCOOP (KORTRIJK) / 19 NOVEMBRE

« En 1987, en pleine guerre, alors qu'il a dix-sept ans, le frère de l'artiste, Yasser, reçoit une balle en pleine tête. Il survit, mais perd l'usage du langage. L'étudiant doit réapprendre à parler comme un enfant. »

LA MÉMOIRE DANS LA PEAU

— par Marie Plantin —

Comment rendre compte d'une identité sur scène ? Comment faire le récit de soi quand sa propre mémoire a volé en éclats, s'échappant par le trou d'une balle dans la tête ? Que reste-t-il d'un homme qui voit sa vie coupée en deux par un sniper à Beyrouth ? Y a-t-il de l'impudeur à faire spectacle d'une expérience personnelle traumatisante ?

Tels sont les enjeux et les questions soulevés par ce spectacle d'une délicatesse exquise – si tant est que l'on puisse l'appeler « spectacle », puisqu'il se positionne délibérément à mille lieues de toute volonté spectaculaire –, « Riding on a Cloud », de Rabih Mroué, interprété en solo par son frère Yasser Mroué. Une performance qui noie avec subtilité la fiction dans le documentaire, explore les possibilités expressives des interactions entre l'image et le verbe, questionne la notion même de représentation. « Riding on a Cloud » interpelle et touche au plus haut point par la cohérence de son dispositif dramaturgique, la sobriété de son adresse au public, son sens du rythme et du dévoilement, l'ambiguïté de son rapport à l'intime et aux faits avérés, par ce qu'il interroge de l'humain, du réel et de

l'histoire à travers un récit morcelé, troué en son milieu par un événement névralgique. La scénographie est simple, comme souvent chez le metteur en scène libanais, sans ornements, sans décor à proprement parler, sans volonté de faire beau ou de créer un espace autre. L'esthétique est un luxe que ne se permet pas Rabih Mroué, elle n'a pas lieu d'être dans ce théâtre-là, elle passe ailleurs. Le plateau est un ici et maintenant, la surface d'exposition d'une histoire.

“

Se réapproprier sa propre histoire

Un écran, une table, une chaise, une radiocassette (appareil préhistorique, comme sorti d'un autre temps), des piles de cassettes et de CD, en bref un bureau improvisé. Recouvert de son matériel quotidien, ce bureau est le point d'ancrage du récit biographique nourri de souvenirs éclatés (photos de jeunesse à l'appui, bulletins scolaires, vidéos accumulées, etc., comme autant de preuves documentaires ou d'incursions du réel) qui vient cueillir nos émotions à la racine. La parole de cet homme résonne comme une confiance sur soi, une réflexion identitaire à voix haute, mais aussi l'avènement de ce que peut un homme,

la confirmation d'une existence au beau milieu de l'histoire d'un pays, le Liban, et son lot de guerres civiles ravageuses venues couper en deux la vie de ses habitants. À dix-sept ans, Yasser est touché par un sniper embusqué. Une balle lui traverse le crâne. On pourrait croire à un film américain, il n'en est rien. Pas de surenchère ici. Pas de dramatisation des faits ni de pathos. Juste cibler le point de non-retour qui transforme un être, l'obligeant, dans le plein élan de sa jeunesse, à repartir de zéro. Yasser est-il toujours Yasser alors qu'il perd souvenirs, langage et l'usage de la moitié de son corps paralysé ? Être ou ne pas être, telle est la question shakespearienne d'Hamlet. Pour Yasser, la question est déplacée : être (en vie) ET ne pas être (le même). Car le corps ET la tête sont atteints l'un autant que l'autre. La moitié droite ne répond plus tandis que la parole trébuche sur les béances et les aspérités d'un langage cabossé et que la mémoire se troue d'amnésies. Il faudra réapprendre à parler pour se réapproprier sa propre histoire, et Yasser, dans cette traversée, se découvre artiste et poète et nous le fait partager. C'est beau à pleurer.

Vu au Belgrade International Theatre

Festival en septembre 2016.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



Five easy pieces © Phile Deprez

FIVE EASY PIECES

CONCEPTION MILO RAU / LE PHÉNIX (VALENCIENNES) / 24 ET 25 NOVEMBRE

« Le pari était osé : faire jouer à des enfants entre 8 et 13 ans cinq scènes autour de Marc Dutroux. »

À CHAQUE GÉNÉRATION SON DRAME

— par Rick Panegy —

Délicatement, presque pianissimo, Milo Rau jette un pavé dans la mare. Avec bienveillance. Il arrose les rives de la douleur collective de ses propres flots, jusqu'alors stagnants, tel un bouillon entretenu de repentir, de culpabilité, de devoir de mémoire, de peurs et d'angoisses, d'impossibilité de prise de distance.

« Vos douleurs ne sont pas celles de vos enfants... » semble rassurer le metteur en scène suisse en le criant doucement à une salle d'adultes marqués par la compassion et la contrition inconsciente. Ferme mais apaisant, « Five Easy Pieces » bouscule la hiérarchie des émotions autant qu'il veut consoler la société de ses maux. En somme, l'artiste dépossède la société d'une culpabilité sclérosante tout en lui rappelant sa responsabilité dans la pétrification des douleurs. En plaçant le nœud de son récit dans le cadre d'une représentation théâtrale d'enfants, au cœur des répétitions d'une pièce traitant du drame de l'affaire Dutroux, Milo Rau déploie tout autant la question du jeu et de la distance que celle de la transcendance du sujet par les interprètes – et par là même, par les spectateurs. Dans un dispositif scénique mêlant vidéo et mise en abyme, où les enfants comédiens jouant cinq scènes sont « dupliqués » sur l'écran par des adultes jouant la même scène, le récit se tord volontairement entre représentations de saynètes et dialogues vivants, d'apparence spontanée, entre les prises de vues. Lors de ces « espaces de paroles libres », lorsque chaque enfant comédien sort de son « rôle » pour dialoguer du sujet de sa scène, de la manière de la jouer, ou simplement de la vie, guidé dans ses échanges par l'adulte « réalisateur », il naît un étrange paradoxe à peine perceptible. Gênante situation qui bouleverse les codes de la réception dramatique : le spectateur adulte, qui jette naturellement un regard empli d'empathie lorsque, sur scène, des enfants jouent la comédie, spontanés et drôles, se trouve confronté par ces

mêmes enfants à ses propres angoisses. Miroir involontaire de ces jeunes comédiens, pour qui l'enjeu est davantage l'interprétation que le thème qu'ils envoient aux tripes de leurs aînés. Le discours tenu par ces enfants, dialoguant entre leurs scènes autour du viol, du meurtre et de la séquestration d'autres enfants, et interprétant – sous la caméra d'un homme – les victimes, les parents orphelins ou les policiers de l'affaire Dutroux, fissurent le sourire des adultes spectateurs. Le décalage entre le rapport du spectateur et le sujet abordé d'une part et le rapport des comédiens et le sujet qu'ils interprètent d'autre part provoque alors la remise en question, au-delà de la représentation complaisante, où la communion consensuelle autour du drame empêche toute remise en question du pathos. Habile et formidable procédé du metteur en scène, dont la collaboration avec les enfants-comédiens de Campo ne pouvait trouver thème plus essentiel que celui des générations et de leurs repères glissants. La douleur collective dans la salle adulte, confrontée à la réminiscence de souvenirs d'événements tragiques, refaisant surgir la culpabilité d'une nation qui a laissé, par les failles de sa police et de sa justice, des enfants mourir, est soudainement renversée par la distance prise par la jeune génération de comédiens avec ce même drame : ils ne parviennent pas à pleurer, à être émus, et sortent de leur rôle avec une facilité qui déconcerte. La représentation est un jeu, purement. Et lorsque sur scène la jeune Elle Liza chante Rihanna, ou lorsque leur conversation glisse lentement vers les récents attentats de Bruxelles, avec débats vifs et passions, la vérité, même troublante pour l'adulte, apparaît : il n'y a pas d'universalité de la douleur, y compris avec ses propres enfants. Si devoir de mémoire il peut y avoir, il n'y a pas de devoir de compassion. À chaque génération son drame ; celui de nos enfants ne tournera pas autour de Dutroux.

Vu au Kunstfestivaldesarts en mai 2016

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

VIVE L'ARMÉE !

CONCEPTION SUPERAMAS / MAISON DE LA CULTURE DE TOURNAI / 18 ET 19 NOVEMBRE

« "Oui, la France est en guerre contre le terrorisme", cité par Manuel Valls, a conduit le collectif Superamas à s'interroger sur la notion de guerre. »

CULOTTES ET KALACHNIKOVVS

— par Léa Coff —

Le collectif SUPERAMAS arpente les scènes européennes depuis plus de quinze ans avec son esthétique kitsch et potache, ses créatures plastiques et son goût prononcé pour la performance provocatrice. C'est ce même univers politico-fétichiste qui s'attaque aujourd'hui à notre regard porté sur les combattants. Alors, vive l'armée ?

Notre pays est « en guerre contre le terrorisme » (c'est Manuel Valls qui l'a dit), et l'armée française atteint un niveau record de popularité. De quoi se poser une foule de questions : c'est quoi la guerre aujourd'hui ? Et le terrorisme ? Il a un visage, le terrorisme ? Un corps sur lequel tirer ? La notion de conflit implique nécessairement deux opposants se faisant face, mais il apparaît soudainement très compliqué de dresser le portrait de celui que l'on nomme « ennemi ». Les jeunes soldats français eux-mêmes ne savent pas sur qui ils ont tiré dans le noir, là-bas, à l'autre bout du monde. C'est toute cette absurdité, ce flou général de la guerre moderne dans lequel les médias comme les hommes politiques – si tant est qu'on puisse encore faire une distinction entre eux – nous maintiennent avec talent que SUPERAMAS a choisi d'exploiter sur scène. Défilé de mode sous le regard de « La Liberté guidant le peuple », les man-

nequins portent des drapeaux français et des couvertures de survie en guise de robes, des ceintures de balles en bandoulière et des casques à clous sur la tête. C'est le glamour de la guerre, on glorifie le soldat et son choix délibéré de combattre au nom de la France. Pourtant, dans un pays en état d'urgence, la liberté est vite rhabillée (spéciale dédicace à Manuel). L'idée est belle, mais les premières notes de faiblesse dramaturgique se font entendre dès cette scène d'ouverture qui s'étire en longueur et se répand en messages surperflus. Elle se révélera être à l'image de la proposition tout entière : volontaire mais fâcheusement bordélique.

“

Pantomime étrange et grotesque

SUPERAMAS a besoin de parler, de dire sa colère, mais à trop vouloir en dire le collectif se perd et se laisse happer par le gouffre du théâtre contemporain multidisciplinaire à message politique. Le défilé se transforme en prise d'otage par deux mannequins armés en culotte et talons hauts réclamant à « madame la présidente » le retour à un État de droit. Puis, brutalement, la scène se vide et le film de l'intervention du collectif auprès des lycéens de la Somme est projeté, sans

aucun souci de mise en scène pour faire dialoguer la scène et l'écran. On pose de nouvelles questions : pourquoi la guerre ? Et qui la fait ? Pas ceux qui la déclarent. L'implication des jeunes est très puissante, on regrette qu'ils ne soient pas sur scène avec nous, au théâtre. Et hop ! On revient à l'action, ambiance services secrets façon blockbuster américain. On assiste cette fois à une pantomime étrange et grotesque, chorégraphie rythmée par une bande-son martiale qui achève de nous perdre, nous laissant seuls dans le noir avec toutes ces questions sans réponse. Jets de fumée, rayons lumineux et coups de feu, la terroriste est abattue, « Vive la République, vive l'armée, vive la France », le tout conclu par une chanson originale façon western sur coucher de soleil et aurore boréale. « Vive l'armée ! » apporte un propos juste et urgemment nécessaire dans le débat public, mais ce potentiel bombastique est mis à mal par une mise en forme chaotique au rythme, soyons honnêtes, vraiment foireux. SUPERAMAS a eu les yeux plus gros que le ventre, a projeté une « fresque épique et spectaculaire » là où il s'est abîmé dans un pot-pourri d'images et de symboles qui nous laisse, citoyens apeurés que nous sommes, sur notre faim.

Vu à la Maison de la Culture d'Amiens en novembre 2016.

FOCUS —

ALORS QUE J'ATTENDAIS

MISE EN SCÈNE OMAR ABUSAADA / LE THÉÂTRE DU NORD À L'IDÉAL (TOURCOING) / 24 AU 26 NOVEMBRE

« Métaphore acerbe de la résistance, de l'oppression et de la réalité éclatée de la Syrie. Alors qu'il traverse Damas, Taim, jeune homme d'à peine trente ans, est violemment battu par des inconnus. Sa famille le retrouve à l'hôpital plongé dans un profond coma. »

« L'ATTENTE EST UNE AFFAIRE HORRIBLE »

— par Lola Salem —

En 2016, Cannes met à l'honneur « Eshtbak (Clash) », du directeur égyptien Mohamed Diab, et le festival d'Aix choisit d'expérimenter un mélange générique et esthétique avec « Kalila wa Dimna » (Moneim Adwan, Zied Zouari, Olivier Letellier) : entre musique, fable, langues orientales et mise en scène opératique de tradition plus occidentale.

L'art peut, et parfois en a le devoir, se faire le porte-parole magnifié d'une souffrance et d'une parole ailleurs censurée. Il semble impossible d'exclure tout à fait du discours esthétique contemporain les enjeux brûlants de guerres actuelles. La programmation du IN à Avignon n'échappe pas à cette tendance en mettant à l'honneur « Alors que j'attendais », avec une mise en scène d'Omar Abusaada, syrien originaire de Damas – où se déroule l'histoire – sur un texte de Mohammad Al Attar – également né à Damas. Cette plongée dans la question syrienne se fait par l'intermédiaire de Taim, jeune Damascène, dont le coma qui s'éternise remue les non-dits de ses proches. La sœur, en particulier, polarise en majeure partie les questionnements politiques et sociaux de l'intrigue, en interrogeant

les rapports humains – maternel, amoureux – et la possibilité de grandir et de créer dans une dictature en pleine guerre civile. En guise de squelette contextuel, la révolution contre Bachar el-Assad est ici dessinée comme la menace fantomatique omniprésente d'une violence indicible ; mais aussi comme le symbole à partir duquel se forge la résistance. Celle d'un espoir nouveau, d'une véritable renaissance, à la fois individuelle et sociale, à travers l'art.

“

Faussement simple, prenant et inquiétant

En convoquant la richesse culturelle de l'Orient à travers quelques éléments choisis – la lascive douceur du haschich, la place sociale de la musique ou encore du voile religieux –, Mohammad Al Attar nous invite à forcer mentalement les frontières closes de la Syrie pour tenter de nous représenter un quotidien fait de traumatismes, mais aussi et toujours empreint d'une importante culture millénaire. Cependant, l'urgence du discours ne s'inscrit pas dans une révolution formelle affirmée, qui aurait pu donner à ce propos la pro-

fondeur de champ et l'impact qu'il réclame. Le rythme et la rigidité scénique obligent le sentiment d'attente à se teinter d'un calme presque inattendu, auquel on peine à s'attacher. Omar Abusaada – qui fait pourtant le souhait d'une rupture avec le théâtre conventionnel – travaille ici des lieux communs quelque peu éculés de la mise en scène contemporaine (micros, vidéo, spatialisation stéréotypée, etc.). Se complaisant dans un reflet « méta » un peu fade, l'impact de la résistance qu'il revendique pourtant en général dans ses œuvres (« Est-ce que vous pouvez regarder la caméra ? », « Antigone la Syrienne », etc.) s'en trouve largement tempéré. L'intrigue – dont la moelle épinière relève pourtant d'un cri de révolte – se perd dans les méandres de ce qui devient un drame familial faussement « simple ». Pourtant, à travers le sublime Taim, l'inquiétude de la jeunesse est bel et bien présente. Si la génération Tahir souhaite s'emparer de la scène, ce vœu est plus qu'une nécessité : il est une obligation morale et politique. Malgré les maladresses que présente « Alors que j'attendais », Omar Abusaada dessine une voie (voix) qui n'attend plus qu'à être amplifiée.

Vu au Festival d'Avignon en juillet 2016



Vlaamse
overheid Provincie
Antwerpen STAD ANTWERPEN
deSingel est une institution artistique de la Communauté flamande
Knack De
Standaard canvas
sponsors médias
photo © Nicolas Joubard

Un Richard III aux
grandes dimensions!
Quel monde permet
l'ascension d'un tel
monstre?

Thomas Jolly La Piccola Familia Richard III de William Shakespeare sam. 3 et dim. 4 déc 2016

langue parlée français / surtitrage néerlandais
texte français Jean-Michel Déprats / adaptation Thomas Jolly, Julie Lerat-Gersant

théâtre

deSingel.be

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

1

OBLIVION

CONCEPTION SARAH VANHEE
BUDASCOOP (KORTRIJK) / 3 DÉCEMBRE

« Dans une démarche analogue à ceux qui souffrent du syndrome de Diogène, Sarah Vanhee a décidé de ne plus rien jeter, de tout conserver : des mails aux pots de yaourt. »

Vu au Kunstenfestivaldesarts en mai 2016

A SA DÉCHARGE

— par Christophe Candoni —

Dans un geste artistique qui s'oppose délibérément à l'ère actuelle du consommable à outrance, où tout se jette, s'oublie, s'efface sans égard, l'objet comme la pensée, Sarah Vanhee a engagé pendant un an entier l'insolite entreprise de garder ses déchets non périssables et de les archiver avec la précieuse aide de Linda Sepp, sa « gestionnaire de déchets ». Au cours de l'interminable installation-performance « Oblivion », le copieux contenu d'une quarantaine de caisses en carton bourrées de paquets d'emballage, de bouteilles en plastique, de papiers multiples... s'expose sur scène sans complexe. La démarche est intéressante et donne lieu à son terme à un impressionnant tableau visuel aux larges dimensions du plateau investi. Imperturbablement, presque au bord de l'autisme, l'artiste réalise son grand déballage dans une forme invariante pour être incisive. Elle manipule les objets presque trop minutieusement, chichiteusement, du bout des doigts ; un comble pour un spectacle dont le cœur du propos est la crasse, le détrit, la merde de se donner l'air aussi ordonné et propre ! Au cours d'une impossible logorrhée, sa parole devient tout aussi envahissante que l'oppressante matière exposée à l'état brut. La performance prétendument écocitoyenne dérape dans un discours péniblement aut centré, dans lequel Sarah Vanhee relate le processus de création de son œuvre et quelques considérations anodines sur sa vie et sa condition d'artiste. Elle s'étale aussi complaisamment sur la consistance de ses défécations ou délivre des énoncés plus déroutants, comme l'évocation nostalgique de l'époque bénie où les femmes, fourbues par le labeur, glanaient aux champs, ou encore la revendication d'une forme de relativisme béat qui ne distinguerait pas les choses selon leur valeur mais lui permet d'afficher la conscience tranquille de donner sa chance à tout, y compris à un pot de yaourt, et de s'en émouvoir... Nous voici mis face à un étrange paradoxe : que garder de cette fable justement obnubilée par la conservation ? Pas grand-chose.

VAN DE DINGEN DIE VOORBIJGAAN

— door Wouter Hillaert —

Is het eindbeeld van *Oblivion* pure esthetiek of ecologische horror? Ruim twee uur lang heeft Sarah Vanhee de scène bedolven onder afval. Haár afval. Haar afval van één jaar. Het houdt niet op, het komt uit wel vijftig dozen. Yoghurtpotjes, maandverband, petflessen, watjes, kledingstukken, melkdozen, verpakkingen, bierflesjes, bankrekeningen, plastic zakjes, dvd's, een gsm: stuk voor stuk staan en liggen ze te glimmen, tot een prachtig panorama van een stad bij ondergaande zon. Ze zijn niet uitgestort als een betoog, wel met zorg uitgesteld. Als stille getuigen van een heel leven. Als sluikdocumentatie. *Oblivion* vormt dan ook geen groen manifest, maar meer een eerbetoon aan de dingen. Zodra ons antropocentrisme en ons consumptisme ze heeft verbruikt of opengescheurd, gaan ze stevast de vergeetput in. Vanhee daarentegen geeft ze een tweede leven. Zo blijft ze onder het uitpakken stilstaan bij een lege waterfles. Ze somt er het hele productieproces van op, plus de lange wereldreis onder haar dop. *Oblivion* herinnert ons aan de mondiale complexiteit achter de dingen, tegen de vergetelheid waarop onze verbruikseconomie draait. « Was ik consequent geweest, dan had ook de voorstelling een jaar moeten duren », stelt Vanhee. Zo deelt ze wel meer gedachten over zichzelf en de voorstelling. Niet alleen die schijn van zelfgerichtheid, ook haar dramaturgie van accumulatie doet nogal wat publiek voortijdig afhaken. Zo gaat dat: elke radicale performance creëert zijn eigen afval, zijn eigen afvalligen. Hier hebben ze ongelijk. Alle restinformatie die blijft langsdrijven in Vanhees tekst en soundtrack, van Žižek over olie tot het dagboek van haar eigen stoelgang, is net de kern van wat deze solo zo meerduldig relevant maakt. *Oblivion* problematiseert de ideologische grens tussen nut en onnut, tussen creatie en excrementen, tussen efficiëntie en ecologie. Wie zich aan die overvloed overgeeft, komt verrijkt buiten. Vanhee doet je de dingen anders bekijken.

2

ZVIZDAL

CONCEPTION BERLIN
CC DE STEIGER (MENEN) / 19 ET 20 NOVEMBRE

« Le 26 avril 1986, un réacteur explose à la centrale de Tchernobyl. Catastrophe nucléaire sans précédent qui affecte le monde entier et, plus directement, les populations locales : dans un rayon de trente kilomètres, les habitants doivent évacuer la zone, quitter leur domicile pour n'y plus jamais revenir. »

Vu au Kunstenfestivaldesarts en mai 2016

LE DOCUMENTAIRE MIS À MORT

— par Augustin Guillot —

Réfractaire à l'évacuation de son village à la suite de la catastrophe de Tchernobyl, un vieux couple vit désormais dans une solitude absolue. C'est l'existence finissante de cet homme et de cette femme que le film documentaire nous donne à voir grâce à un dispositif a priori singulier qui ne consiste plus à insérer de la vidéo sur la scène, mais au contraire à scénographier la vidéo. Le dispositif se caractérise ainsi par un large écran au-dessous duquel sont placées trois maquettes d'une même ferme, filmées par deux caméras. Le film s'ouvre par les bruits angoissants d'un travelling avant en vision nocturne, adoptant l'esthétique du film d'action pour surligner l'entrée dans une zone hostile. Après cette ouverture d'un spectaculaire qui ne sied guère à la dignité du sujet, les choix discutables et formellement indigestes s'enchaînent : insertion d'images de maquettes dans la trame du documentaire, surimpression de ces plans sur des prises de vues réelles. Ces impairs esthétiques ne porteraient guère à conséquence et demeureraient de l'ordre du simple mauvais film s'ils n'étaient pas accompagnés de parti pris plus dérangeants. Un

exemple, omniprésent, écrasant même : l'incrustation dans les maquettes, comme de grosses fenêtres, de petits écrans diffusant les images en prise de vues réelle, le tout filmé par les caméras afin de nous les retransmettre, dans un procès de mise en abyme, sur grand écran. Une telle lourdeur ne saurait relever que de l'afféterie, le couple devenant, pour les artistes, le simple prétexte et le moyen d'exercer leur omnipotence. Se manifeste pourtant une volonté claire et mal maîtrisée d'émouvoir par le choix systématique de plans pittoresques, par le refus d'un silence sans cesse contourné par la brièveté des plans ou l'usage de la musique. Et puis, il y a ce dispositif qui agit en sens contraire, qui objective et qui observe, dispositif-panoptique d'artistes entomologistes, comme si l'intention d'un humanisme mièvre était sans cesse contredite par une volonté de toute-puissance. Mais peut-être est-ce cela que l'on peut mettre au crédit du spectacle : réaliser une forme de miracle en donnant deux raisons contradictoires de le rejeter.

SVIIZDAL

— door Wouter Hillaert —

Ce Het leven in de dood. Niets zo aandoenlijk als een kreupel paard dat naar een volgende weide sjokt. Tenzij het al even beschadigde baasje dat erachter mankt: voetje voor voetje, ver voorbij de negentig, maar zelfs zonder tanden nog altijd even guitig. En dan is er nog het vrouwtje. Krom gewerkt en scheef gegroeid staart ze van onder haar sjaaltje star voor zich uit, verknoch aan haar boerderij als een knotwilg aan de sloot. Wie zal wie overleven? *Zvizdal* van het Antwerpse duo Berlin heeft veel weg van een *human interest*-reportage rond een rariteit. Het publiek aan weerskanten van het filmscherm ziet op het trage ritme van de seizoenen een Tsjechov passer en waarvan alleen het oude dienstpersoneel is overgebleven. De rest is dan toch vertrokken. Naar Moskou. Op hun oude grond zaaien Petro en Nadia patatten, oogsten ze gras voor het hooi en doen ze nog altijd trouw hun hek op slot. De rest van de dag

maken ze vol op hun bank. Kibbelend. Liefdevol. 'Onze tijd zit erop.' Het is hun context die er zoveel meer diepte aan geeft: ze zijn de laatste bewoners binnen de verboden zone rond Tsjernobyl, precies dertig jaar na de ramp. Zelfs voor de Oekraïense autoriteiten gaat het om een blinde vlek, zo suggereert Berlin vóór de film. Er is één weg, half overwoerd, als een tunnel tot hun boerderij. De rest van *Zvizdal* is verlaten. Het postkantoor. De feestzaal. De sauna. 'Er is niets meer.' Er is alleen tijd. Veel tijd, die Berlin prachtig weet te vangen in zijn gestage montage, en in zijn drie draaiende maquettes van de boerderij onder het doek, telkens in andere seizoenen: als verstilde en zelfs verstijfde reconstructies van een leven dat er plots is uitgelopen, maar dat toch koppig blijft overleven. Het overvloeien van de maquette in de film, en omgekeerd, maakt er een memoriaal museum van. *Zvizdal*, Russische tegenhanger van het succesvolle *Bonanza* (2006), toont de post-Apocalyps van zijn meest menselijke kant.

3

N051 MU NAINÉ VIHASTAS

CONCEPTION THEATRE N099
LA ROSE DES VENTS (VILLENEUVE D'ASCO) / 28 ET 29 NOVEMBRE

« Vrai ou mis en scène ? Un critique ludique de notre culture contemporaine de l'image. Le concept est simple : chaque spectacle porte un numéro et la compagnie s'autodétruit quand elle sera arrivée au dernier spectacle, le N000. »

Vu au Festival d'Avignon en juillet 2015

LA PHOTO POUR MÉMOIRE

— par Léa Coff —

Une chambre d'hôtel mortellement impersonnelle. Un homme entre, traînant sa valise derrière lui. Il parcourt la pièce, l'air hagard, se jette sur les bonbons déposés sur les oreillers, piétine. L'espace est trop grand pour lui, la solitude et le silence envahissent les moindres recoins du plateau. Épuisé, les yeux exorbités, l'homme panique. Sa femme a supprimé toutes leurs photos de vacances de son appareil photo. Néant. De la différence entre mémoire et carte mémoire. La perte de ces photos a créé le vide autour de lui. Pourquoi ce besoin viscéral grandissant d'immortaliser les moindres instants de notre vie ? La photographie comme unique moyen instantané et accessible à tous d'arrêter les minutes qui filent à toute vitesse, comme machine à arrêter le temps. Sans images, nous serons oubliés. Sans images, nous oublions. À ce besoin de laisser une trace concrète de notre passage sur terre vient se joindre cette triste tendance moderne qui veut que l'on existe grâce à ces photos que l'on pourra montrer, partager et diffuser sans limite. « Regardez comme on s'amuse ! Regardez comme on est cool ! » Le protagoniste de cette performance désopilante fait appel à sept comédiens pour recréer les instants perdus, ces instants qui s'effacent. Progressivement, l'appareil photo devient le lien qui les unit. Par un procédé technique très habile, les images prises sur scène nous sont directement projetées. C'est une expérience nouvelle, un nouveau contact, plus intime, avec les comédiens sur le plateau, même si l'on pourrait leur reprocher par moments un délire un peu trop « perso ». La performance explose, ça devient trash, obscène, et c'est absolument jouissif. Malgré quelques longueurs, cet ovni estonien séduit par sa fraîcheur, sa beauté et son énergie communicative. Quelle belle bande de cinglés.

L'IMAGERIE DE LA MÉMOIRE

— par Rick Panegy —

Du quotidien et de l'histoire, il ne reste en mémoire que quelques images, sans qu'on les ait véritablement choisies. Ou peut-être ne reste-t-il en réalité que les souvenirs que nous avons nous-mêmes construits... « N051 Mu nainé vihastas », théâtre de performance et d'installations, énergique, insolent et drôle, transcende avec impertinence la trivialité de son récit. Partant de la simple histoire d'un homme qu'une femme a quitté, détruisant en partant tous les clichés de vacances. Semper et Ojasoo (créateurs du Teater N099) abordent l'air de rien la question de la mémoire, celle de l'impermanence ou de la fragilité, et interrogent l'importance de l'image dans nos sociétés contemporaines, leur place désormais primordiale dans la constitution du souvenir. Passé les dix premières minutes d'exposition, silencieuses, où l'homme, seul, s'installe dans une chambre d'hôtel, et le noir soudain qui s'ensuit, la catharsis est continue. Sept personnages débarquent d'on ne sait où, à qui l'homme va demander de recréer les clichés détruits (dans une frénésie spectaculaire), à partir de ses souvenirs. Le surréalisme côtoie l'absurde. On pense à Kaurismäki. Faisant fi de certains codes narratifs élémentaires (qui sont ces personnages ?), Semper et Ojasoo diluent les repères temporels, faisant se croiser les souvenirs et le présent. Habilement, ils inversent le curseur du leader : les inconnus prennent peu à peu le dessus, s'emparant de l'appareil photo. En somme, l'image semble être aujourd'hui la propriété de chacun (des clichés de famille exposés sur la toile aux photos ou peintures célèbres de la culture commune). Pour preuve, ces photos recréées sur scène, qui reproduisent Ingres, Nan Goldin, Larry Clark ou Jacques-Louis David (etc.), donnent à l'exception la valeur du commun. À l'image de cette histoire privée banalement universelle. Au final, derrière l'exaltation, il y a une note de pathétique et de mélancolie dans cette évaporation de la mémoire.

DOUBLES REGARDS

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

COMMENT VA LE MONDE ?

Il est des spectacles qui étreignent le monde et les êtres comme jamais. Marc Favreau a donné naissance à un clown philosophe – Sol – dont la parole brasse l'univers. Sa logorrhée finement burlesque bouillonne à travers Marie Thomas, qui reprend les écrits de l'auteur québécois. Seule sur scène, l'épous-touffante comédienne donne vie à un personnage pétri d'un héritage littéraire ancien, à la fois figure couplée du Destin et de l'Étoile (Scarron, « Le Roman comique ») et figure rabelaisienne. On s'enivre d'un texte aux accents novariniens, mais conçu dans une tonalité plus joyeuse, bien que faussement naïve. Car sous l'apparence du jeu de mots pétillant émerge un discours bien senti, qui caresse à rebrousse-poil la morale bien-pensante. **L.S.**

THÉÂTRE

— LE PHÉNIX (VALENCIENNES) 05-06/01 —

A KIND OF FIERCE

Je ne saurais dire si Katerina Andreou a toujours eu ou porte depuis sa performance « Manèges » ce quelque chose de chevalin dans sa façon de monter les genoux ou d'être fourbue. Elle trotte sur le tapis de danse avec l'application d'un corps bien dressé qui ne saurait cacher la violente liberté qu'il renferme. Elle est de ces jeunes danseuses virtuoses, irréelles d'autodérision façon Marlene Monteiro Freitas, qui séduisent sans trop de peine. Peut-être « A Kind of Fierce » manquait-il d'un peu de peine alors. On en sort trop agréablement satisfait. C'est une artiste qui sait – qui doit ? – désarçonner. **L.M.**

DANSE / NEXT

— ESPACE PASOLINI (VALENCIENNES) 19/11 —

BLOCKBUSTER

Le collectif liégeois Mensuel se pose en digne héritier d'Hazanavicius et de sa « Classe américaine » de 1993. Devenu un procédé incontournable sur YouTube, le *mashup* ne souffre pas la médiocrité. Pas de risque ici, avec un montage qui n'a pas grand-chose à envier aux redoutables effets de *cut* et de champ/contrechamp déployés dans « Le Grand Détournement ». Mais la véritable prouesse technique est de réaliser les voix off et la bande-son en direct : la scène de théâtre est transformée en une sorte de brocante saturée d'objets insolites, grands classiques des bruiteurs de cinéma. Le résultat est bluffant et hilarant. Se succèdent d'improbables séquences revisitant trente ans de cinéma hollywoodien, de la Julia Roberts d'« Erin Brockovich » (rebaptisée « Corinne Lagneau » pour la circonstance) à un Brad Pitt en Gérard Fernandez, aussi beau que grotesque. Mais là où « La Classe américaine » s'appuyait seulement sur des dialogues loufoques, en profitant pour enfilier réplique culte sur réplique culte, « Blockbuster » a pris le parti de développer un propos politique qui, même s'il surjoue volontairement la caricature, témoigne de « l'indispensable naïveté qui nous permet d'alimenter nos rêves d'un monde trans-figuré ». **M.D.**

THÉÂTRE

— THÉÂTRE NATIONAL (BRUXELLES)
23/11-04/12 —

LA NUIT OÙ LE JOUR S'EST LEVÉ

Partant du constat que les superhéros ne portent plus très souvent la cape, Olivier Letellier propose dans sa nouvelle création le parcours d'une héroïne ordinaire sans superpouvoir ni sabre laser mais avec le courage et la ténacité d'une jeune femme que rien ne prédestine à une vie hors norme. Outils différents, effets similaires. Trois garçons dans le vent donnent vie, corps et voix à l'aventure de Suzanne, celle qui accepte de se laisser porter par le hasard. Cette ouverture au monde, l'attention à son désir et la foi dans ses choix emportent ados et grands dans un voyage sensible sans sensiblerie ni effet facile. La joyeuse sobriété de la mise en scène autorise l'émotion et l'identification sans l'imposer ; un très joli spectacle à voir dès dix ans. **M.S.**

SPECTACLE POUR ENFANTS

— LE GRAND BLEU (LILLE) 30/11-02/12 —

EN BREF

TENIR LE TEMPS

En clôture du festival, la pièce chorégraphique et très physique de Rachid Ouramdane ne manquera pas d'entraîner littéralement les spectateurs dans un tourbillon insensé et décomplexé. On connaît le goût de l'artiste pour le mouvement rotatif, porté individuellement à son acmé par une de ses interprètes fétiches, la singulière Lora Juodkaite, qui tourne sur elle-même depuis l'enfance ; cette fois, un groupe de seize interprètes en ébullition se jette à corps perdu dans une mécanique circulaire qui s'apparenterait à une horlogerie déglinguée et laisserait se précipiter et s'échapper le temps affolé. De vert vêtus, les danseurs représentent une société uniforme et remuante qui cherche dans l'urgence à s'affranchir de l'ordre tout en conservant l'harmonie. **C.C.**

DANSE / NEXT

— SCHOUWBURG (KORTRIJK) 03/12 —

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

théâtre LE BATEAU FEU
SCÈNE NATIONALE DUNKERQUE

CIRQUE

Haika

Groupe acrobatique de Tanger

création collective avec
la collaboration artistique de
Abdeliazide Senhadji,
Airelle Caen et
Boutaina El Fekak

onda

vendredi 16 déc. | 20 h
samedi 17 déc. | 19 h • dimanche 18 déc. | 16 h
tarif unique 8 €

LE BATEAU FEU / Scène nationale • place du Général-de-Gaulle • 59140 DUNKERQUE • billetterie 03 28 51 40 40 • www.lebateaufeu.com • f t

LAAC
14 OCT 2016 - 2 AVR 2017

JEAN-MICHEL MEURICE

WWW.MUSEES-DUNKERQUE.EU

DK BUS

L'ACTUALITÉ DES CRÉATIONS

SONGES ET MÉTAMORPHOSES
MISE EN SCÈNE GUILLAUME VINCENT

— par Youssef Ghali —

« Le théâtre est un grand oui », entend-on déclamer dans la première partie de « Songes et métamorphoses », la dernière création de Guillaume Vincent. Et si l'on rit alors de l'humour et de la grandiloquence de l'affirmation, le spectacle nous fait rapidement remarquer que, finalement, cela n'est pas si faux.

Lorsque Guillaume Vincent s'est attelé à son travail sur « Le Songe d'une nuit d'été », il ne se doutait peut-être pas qu'il accoucherait dans la foulée d'un texte de sa propre composition. Et peut-être pas non plus que les échos de l'un feraient si clairement résonner l'autre que si on les mettait bout à bout, un troisième spectacle naîtrait encore. Et c'est pourtant dans cet enchaînement, celui de l'original « Hôtel Métamorphoses » et du « Songe » shakespearien, qu'est apparu un objet audacieux, dont la Comédie de Reims arait la création au mois d'octobre dernier. Des spectacles dans un spectacle, une pièce née d'une pièce qui en contient elle-même plusieurs, un songe qui se transforme en réflexion sur les notions qui en sont la nature même : voilà comment on pourrait essayer de résumer « Songes et métamorphoses », mais on se rend vite compte que l'exercice est périlleux. Car c'est bien de l'impossibilité de résumer les interrogations sur notre besoin

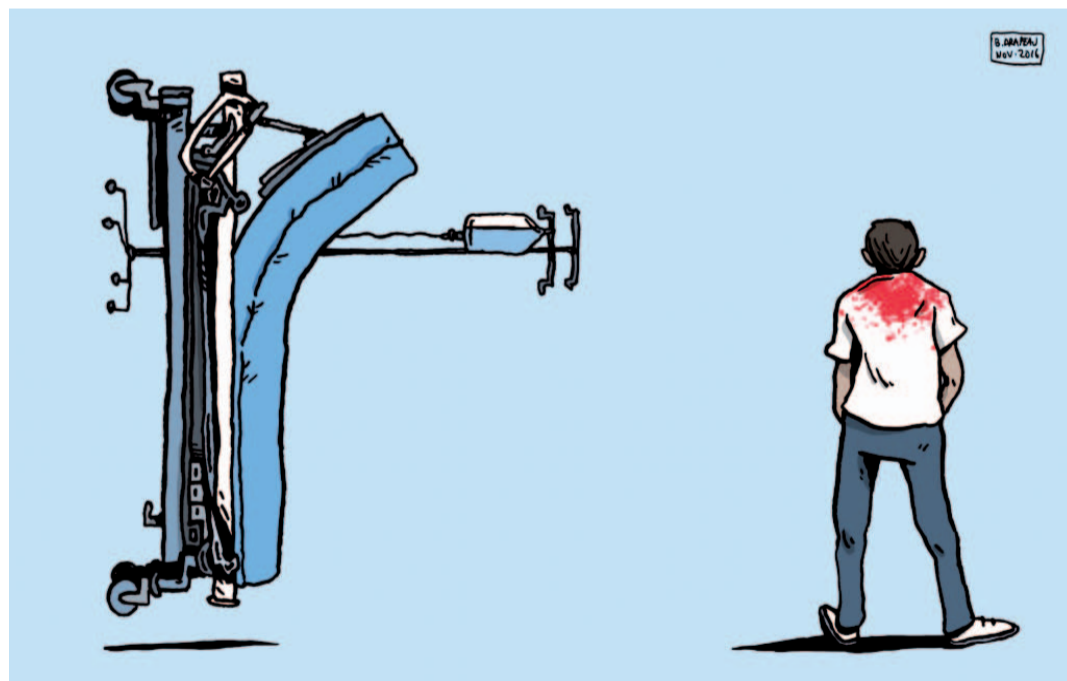
d'illusion qu'est né ce travail. Comment peut-on encore s'émerveiller de la fable ? En quoi nous sert-elle encore de miroir sur nous-mêmes, et où se trouvent les limites entre elle et notre réalité ? Comment faire pour, encore, refouler joyeusement notre incrédulité pendant quelques instants afin de réussir, peut-être, à nous laisser percer par une prétendue magie que notre époque semble en permanence vouloir étouffer ? Ces questions, qui hantent notre théâtre contemporain et auxquelles il ne donne pourtant jamais de réponse, sont trop souvent la seule chose qui nous reste à la sortie des salles. Mais ce qui fait la réussite de ce « Songes et métamorphoses », c'est qu'en plus de son succès à les illustrer à travers la complexité de son écriture et la grande cohérence de sa forme, on y prend à bras-le-corps la joie, l'amour, la tristesse ou la colère, et on nous permet alors d'y expérimenter ensemble, à travers ce long, ambitieux et généreux geste artistique, l'étrangeté jouissive du théâtre, qui est aussi celle d'être amoureux : cette douce sensation de bêtise, de se laisser volontairement emporter par ce qui est peut-être une illusion, qui nous fragilise et nous ahurit un peu, mais nous fait nous sentir pleins.

Créé en octobre 2016 à la Comédie de Reims.
En tournée au Théâtre du Nord (Lille) du 30/11 au 04/12.

LE DESSIN

OMAR ABUSAADA : « ALORS QUE J'ATTENDAIS »

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°45 — 18.11.2016
La gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint
Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr
Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr
Ont contribué à ce numéro
Christophe Candoni, Léa Coff, Baptiste Drapeau (illus.), Youssef Ghali, Augustin Guillot, Wouter Hillaert, Léa Malgouyres, Rick Panegy, Marie Plantin, Lola Salem, Emmanuel Serafini.
Photo de couverture © Charles Bédou

LE FAUX CHIFFRE

96

C'est le nombre de tampons usagés que Sarah Vanhee étale sur la scène dans « Oblivion »

L'HUMEUR

« Démultiplier l'image du réel, c'est modifier l'idée qu'on se fait du réel. »

Claude Régy

AGENDA DES FESTIVALS

INCORPORATED !

5^e édition de la biennale d'art contemporain, qui réunit une trentaine d'artistes. Incorporated! propose une image arrêtée, celle d'un monde régi par l'économie, par les crises instituées en système, par les flux d'information.
Rennes, jusqu'au 11/12

NEW SETTINGS

Ce programme, créé en 2011 par la Fondation d'entreprise Hermès, en collaboration avec le Théâtre de la Cité internationale, soutient des spectacles où la dimension plastique a une place prépondérante.
Théâtre de la Cité Internationale (Paris), du 17 au 29/11

JOURNÉES THÉÂTRALES DE CARTHAGE

Créé en 1983 en Tunisie, c'est un carrefour de rencontres entre les théâtres du Sud, l'Afrique et le Monde Arabe et, d'autre part, avec les théâtres du Monde. Il fête sa 18^e édition.
Carthage, du 18 au 26/11

SILENCE(S)

Chacun des cinq Jours de Silence programmés à Chaillot invitera le public à passer une journée au théâtre, ponctuée de moments qui offriront l'opportunité d'aborder, de manière très diversifiée mais complémentaire, la thématique placée au cœur d'une leçon de silence.

Théâtre national de Chaillot, le 03/12

JAN MARTENS AND « THE COMMON PEOPLE »

TRIBUNE

— par Emmanuel Serafini —

Du haut de ses trente-deux ans, le chorégraphe belge Jan Martens fait partie des valeurs sûres et à suivre de la danse contemporaine. Après les tournées de « The Dog Days Are Over », pièce créée en 2014, il a éprouvé le besoin de poursuivre sa recherche en mettant en jeu de nouveaux paramètres, dont celui du temps. Du temps pour lui. Du temps pour les amateurs qu'il sélectionne pour sa nouvelle proposition. Finalement, du temps pour se rencontrer, se poser et créer. C'est ainsi qu'est né son nouveau projet, iconoclaste dans son parcours, « The Common People ».

Jan Martens a un sens politique très développé et tente, à travers son art, d'affirmer ses choix, de prendre le contre-pied du quotidien où tout le monde court, où tout le monde s'ignore, où tout le monde, bien que hyperconnecté, n'échange plus, ne se parle plus et vit dans sa bulle. À partir de cette observation, Jan Martens a voulu créer les bases d'un phalanstère, « The Common People ». Pendant une dizaine de jours, à raison de trois fois trois heures, il réunit une quarantaine d'amateurs. Il les sépare en deux groupes de vingt. Avec l'aide de ses danseurs, il leur propose de les former. Il leur transmet les bases, les rudiments de

gestes simples qui peuvent faire « une danse »... Une sorte de *kit de survie* où chacun peut, à tout moment, se parer de ces gestes, de ces signes pour communiquer, au-delà de la parole, avec l'autre. Les amateurs sont donc mis en condition. Ils s'approchent. Ils se touchent. Ils s'effleurent les bras. Ils se caressent les pieds. Finalement, ils font connaissance. Ces moments sont une sorte de répétition générale de ce qui va advenir sur scène, après. La seule donnée qui change, c'est que le contact se fera de groupe à groupe, entre des membres qui ne se sont jamais croisés.

“

L'accident et le hasard des contacts des corps

Ainsi, ils sont quarante à avoir les mêmes codes, les mêmes acquis, et le jour J, lors de l'ouverture de l'atelier final au public, suivant un scénario donné au dernier moment aux interprètes en herbe, les rencontres vont advenir... De part et d'autre du plateau, les membres de la compagnie de Jan Martens vont chercher les danseurs. Ceux-ci savent ce qu'ils ont à faire sur scène à ce moment-là. Un grand OUI retentit, et les choses peuvent commencer. Au préalable, les deux artistes de la com-

pagnie nous ont expliqué la règle du jeu. On peut soit rester dans la salle, soit aller derrière la scène – où sont entreposés des objets visés par Jan Martens comme la cause principale de notre isolement, tels les téléphones portables, qui sont mis sur des socles et à notre disposition –, soit on peut sortir au bar. L'idée étant que l'on puisse rentrer et sortir pendant toute la durée de la performance... Chaque couple passant tour à tour, l'expérience peut durer trois heures. Selon les groupes, on assiste à des rencontres parfois touchantes. C'est l'accident et le hasard de ces contacts des corps qui sont intéressants. Ici, une petite femme rencontre un très gros homme. Là, un homme très jeune doit porter une femme très âgée... Tout le travail consiste à utiliser les codes appris et à faire preuve d'audace pour assurer qui un porté, qui le contact avec l'autre... Si le vocabulaire est basique, les propositions un peu laborieuses dans leur composition, le projet revêt une dimension politique et humaine indéniabile... et laisse jaillir de beaux moments qui peuvent servir dans l'avenir pour une future pièce, qui sait !

« The Common People » de Jan Martens,
le 19 et 20 novembre
à La Condition Publique (Roubaix)

MILO RAU : « HEUREUSEMENT LES ENFANTS NE SONT PAS ENCORE DES FIGURES TRAGIQUES »

ENTRETIEN

— propos recueillis par Christophe Candoni —

Comme Philippe Quesne avant lui, Milo Rau a répondu à l'invitation du Campo, un centre d'art basé à Gand, pour créer un spectacle avec des enfants belges de sept à treize ans. « Former une aire de jeu où les enfants montrent qu'ils sont heureux ne m'intéressait pas. Je voulais aller plus loin... » Il propose alors une évocation scénique de l'affaire Dutroux. « J'ai réfléchi à un sujet fort appartenant à la mémoire et à l'histoire collectives belges. »

Dans « Civil Wars », un ancien spectacle également produit par le Kunsten, j'avais demandé à des acteurs flamands et wallons : « À quel moment vous êtes-vous sentis vraiment belges ? » Ils m'ont parlé de la "marche blanche" de 1996, cette grande manifestation populaire contre le gouvernement corrompu dans l'affaire. « Le metteur en scène, qui aime s'emparer de figures ou de sujets d'actualité à la fois conflictuels et traumatiques (le procès Ceauescu, le génocide rwandais, la tuerie d'Utoya...), saisit l'occasion de traiter également du passé colonial du pays – Marc Dutroux est né au Congo – comme de la chute de l'industrie minière à Charleroi, où le meurtrier habitait. L'affaire a bouleversé la Belgique ; la porter sur scène comporte-t-il une prise

de risque ? « La provocation est quelquefois nécessaire quand on tient un propos politique, investigateur ou critique. Mais ici, je m'intéresse aux portées existentielle et émotionnelle du drame. Je ne souhaitais pas déclencher un petit scandale cheap. Quelques tentatives de médias sensationnalistes sont restées avortées. Les enfants sont très respectueux. On a travaillé avec leurs parents, avec certaines familles de victime. On a beaucoup discuté, expliqué. Ils ont compris qu'il s'agissait d'un travail d'acteur et d'un devoir. » Ont-ils conscience de tout ce qu'ils jouent ? « Ils n'ont pas vécu cette histoire, et pourtant ils la connaissent bien. Ils s'en emparent comme d'un conte de fées, quelque chose de dark et d'irréel. C'est perturbant car ils comprennent beaucoup de choses et peuvent parfois devenir presque choquants lorsqu'on se rend compte de ce qu'ils savent déjà à leur âge. J'ai dû les censurer ! » Milo Rau ne considère pas ses jeunes acteurs comme des enfants mais comme des petits professionnels à qui il peut demander de pleurer ou de se déshabiller sur scène. « Au début du spectacle, une fillette déclare que tout le monde pourrait monter sur scène, sinon ce ne serait pas juste à ses yeux. Non ! Le théâtre n'est pas juste, il est cruel. » La même joue Sabine, séquestrée et abusée dans la cave de son tor-

tionnaire. « C'est quoi mettre en scène la soumission ? Je voulais refléter dans la pièce une analogie entre Dutroux et le metteur en scène parce que je trouve absurde le mythe de l'authentique, de la naïveté sur un plateau. Il a influencé, manipulé, des enfants en engendrant quelque chose qui a à voir avec le syndrome de Stockholm. Le directeur d'acteur impose un cadre, une concentration, autant de limites dans lesquelles les acteurs doivent souffrir. » Rien n'entame pour autant une visible jubilation des enfants à jouer, parce qu'ils savent que ce qu'ils font appartient à la fiction. « Le théâtre est un espace symbolique où tu as la liberté de réaliser un geste impossible à accomplir dans la vie réelle. Tout est rendu possible et questionnable. En donnant à voir le plus visible, il montre finalement le plus inédit. » Quelle émotion Milo Rau cherche-t-il à susciter avec un tel projet ? « Je crois avoir fait une pièce cathartique. On rit, on pleure, mais surtout on prend de la distance et on se libère du drame. On pourrait imaginer le propos très lourd, c'est l'inverse qui se produit. Comme le dit à la fin la métaphore des marionnettes tirée d'un film de Pasolini, on regarde la mort mais aussi le ciel. Heureusement, les enfants ne sont pas encore des figures tragiques ! »

FRAC
NORD - PAS DE CALAIS

FRAC NORD-PAS DE CALAIS - 503, AVENUE DES BANCS
DE FLANDRES, 59140 DUNKERQUE (FR) / WWW.FRACNPDC.FR
OUVERT DE MERCREDI À DIMANCHE DE 12H À 18H

**FRAC NORD-
PAS DE CALAIS**

**EXPOSITION
DIS-MOI
VOIR**

**COMMISSARIAT :
CATHERINE MILLET**

LE FRAC NORD-PAS DE CALAIS PRÉSENTE JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 2016 L'EXPOSITION « DIS-MOI VOIR » PROPOSÉE PAR **CATHERINE MILLET**, CRITIQUE D'ART ET FONDATRICE DE LA REVUE ArtPress. DÉCOUVREZ LES LIENS ENTRE L'ART ET LA LITTÉRATURE À TRAVERS UNE SÉLECTION D'ŒUVRES D'ART CONTEMPORAIN DES ANNÉES 60 À NOS JOURS.